

LE PLAISIR *des* **livres**

Au moment où la saison littéraire annonce ses couleurs, nos collaborateurs vous proposent leurs choix de la semaine :

- Le dernier Roch Carrier — *Prières d'un enfant très, très sage* — a plu à Jean-Roch Boivin D-2
- Les best sellers de la semaine, compilation et recensions D-3
- Jean-Guy Ferland jette un dernier regard sur quelques romans publiés au Québec durant le bel été qui n'est plus D-4
- La guerre vue par les femmes : Alice Parizeau a apprécié devant deux ouvrages qui nous ramènent aux années 40 D-4
- Après avoir raté de peu le Fémina en 1986, France Huser récidive avec un beau roman, selon Lisette Morin D-5
- Jean-Éthier Blais s'intéresse au rôle particulier que joue Réginald Hamel dans la littérature d'ici D-6

Montréal, samedi 24 septembre 1988

ROLAND GIGUÈRE

Et le poète se mit à dessiner

JEAN
CHAPDELAINE GAGNON

POÈTE, peintre, éditeur et collectionneur d'art primitif — de nombreux masques ornent les murs de son vaste atelier, boulevard Saint-Laurent — Roland Giguère est un homme secret et effacé.

Né à Montréal en 1929 dans le quartier Villeray, celui-là même qu'a si bien chanté Claude Jassin dans sa *Petite Patrie*, Roland Giguère aura été marqué par la boulimie de lecture de son père. « Chaque samedi, je revenais à la maison, une pile de journaux sous le bras. Mon père avait une bibliothèque où l'on trouvait à peu près de tout, en particulier des ouvrages de la collection « Nelson », des livres de poche avant la lettre, où figuraient des œuvres d'auteurs classiques. »

Mais c'est vraiment à l'École Supérieure Saint-Viateur que Giguère découvrit la poésie et se découvrit poète. Plus précisément en 12^e année, quand un professeur lui demanda un travail sur Claudel et qu'il prit connaissance d'un essai de Michel Carrouges intitulé *Eluard et Claudel*. « La lecture des poèmes d'Eluard m'a donné un choc. C'était comme cela que je voulais écrire. » Puis il s'initia à d'autres surréalistes — Artaud, Aragon, Desnos — par le truchement de l'*Histoire du surréalisme* de Maurice Nadeau.

Dès lors, les événements allaient se précipiter. En 1948, il entre aux Arts Graphiques pour devenir typographe. Comme on s'en doute, il y côtoie des peintres plutôt que des poètes... Et, dès 1949, il fonde dans cette même institution les Éditions Erta, où il publiera des poètes et des artistes comme Gauvreau, Hénauld, Koenig, Bellefleur, Dumouchel, Tremblay. À sa sortie des



ROLAND GIGUÈRE

Arts Graphiques, il continue d'assumer la direction de la maison Erta tout en travaillant comme typographe chez un imprimeur, puis à son compte. Sa passion pour le beau livre, pour l'objet fait avec amour qui l'avait attiré aux Arts Graphiques, trouve ainsi à s'exprimer.

Malheureusement, sa longue association avec Gérard Tremblay devait prendre fin vers le milieu des années 1980 et, se sentant incapable d'assumer seul la responsabilité d'une maison d'éditions, il dut se résigner à mettre fin à cette belle aventure après la publication d'*Arbres* de Paul-Marie Lapointe.

Tout naturellement, puisqu'il évoluait dans un milieu d'artistes visuels, Roland Giguère se mit à dessiner. Ce furent d'abord comme des excroissances en marge de ses poèmes, mais bientôt les dessins envahirent la page et le poème se résuma parfois à quelques mots. Tous ont pu admirer certaines de ces gravures et lithographies qui l'ont rendu célèbre et qui, avec son travail d'éditeur, lui ont valu en 1982 le prix Paul-Émile Borduas, la plus haute récompense du gouvernement québécois en ce domaine. La même année, il était également finaliste au prix David qui couronne l'œuvre d'un écrivain. Mais il n'espère ni les prix ni les récompenses qui d'ailleurs ne le touchent pas. « Si j'avais attendu les bourses et les subventions, je n'aurais jamais rien produit. »

N'en pouvant plus du climat suffocant qui prévalait au Québec pendant les années 1950, Roland Giguère séjourna deux fois en France : d'abord en 1954-1955, puis de 1956 à 1963. « Là-bas, on pouvait trouver tout ce à quoi on avait rêvé. En France, c'était le bouillonnement culturel. Les activités ne manquaient pas et le milieu des arts était très exigeant. » Il put se joindre au groupe *Phases* et collaborer régulièrement à la revue du

même nom par des textes, des dessins, des lithographies. Mais surtout, il fit alors la connaissance d'André Breton, qu'il admire entre tous, et qu'il place aux côtés de Michaux et de Char, « deux poètes dont tout le monde parle, mais que peu de gens ont lus ».

À son retour au Québec, il constata que bien des choses avaient changé et ses amis de l'Hexagone entreprirent de lui expliquer la nécessité, à leurs yeux, du nationalisme. D'abord réticent, parce qu'il associait nationalisme et Droite, Giguère se laissa convaincre et conçut même — le saviez-vous ? — le symbole du Parti québécois.

Même si l'écrit beaucoup moins qu'au cours des années 1950-1960, Giguère s'adonne encore à la poésie comme à la peinture, deux activités qui pour lui sont indissociables ainsi qu'en témoigne le titre de son plus récent recueil paru à l'Hexagone, *Temps et lieux*, titre qu'il avait déjà utilisé pour une exposition tenue, il y a deux ou trois ans, à la Galerie Palardy. Et ce fait s'explique aisément : « On ne peut écrire des poèmes huit heures par jour, dit Giguère, mais on peut peindre huit heures ou même davantage chaque jour. »

S'il a choisi la poésie, il semble que la peinture l'ait choisi à son tour jusqu'à occuper l'essentiel de son temps et de ses pages en sorte que Giguère est passé, pourrait-on dire, de « l'âge » à l'espace de la parole, comme guidé par une intuition : « La poésie est encore vivante, mais elle est devenue souterraine, elle a pris le maquis. Elle n'a plus beaucoup de place dans notre société de consommation, essentiellement matérialiste. » Mais Roland Giguère n'en croit pas moins encore à la poésie qu'il lit toujours avec l'œil d'un homme averti, d'une homme qui sait s'égarer... ou se laisser perdre, ainsi qu'il l'écrivait déjà dans *Forêt vierge folle*.

L'amour est enfant de bohème

Jeune Québécois d'origine montréalaise, Clément Fontaine se passionne depuis toujours pour la littérature et l'écriture. Le journalisme, l'enseignement, la rédaction de magazines sont autant de domaines dans lesquels il a fait carrière et qui l'ont conduit à ce premier roman, publié aux Éditions Libre Expression, dont voici un court extrait.



CLÉMENT FONTAINE

Il la retrouva sensiblement dans la même position que la veille, allongée sur le lit. Cette fois, le nounours borgne trônait sur la table de nuit, au milieu d'objets hétéroclites : album de bandes dessinées, sac de croutilles entamé, brosse à cheveux.

— Bonjour, Caroline ! lança-t-il joyeusement. C'est moi, René. Pas trop fâchée de me revoir ?

Vu l'absence de réaction de la fillette, il estima un peu sottise son entrée en matière. Il avait plutôt envie de battre en retraite devant ce regard glacial qui semblait l'accuser des pires péchés du monde. Elle lui demanda pourtant :
— Quel âge que t'as ?
— Vingt-quatre ans, s'empressa-t-il de répondre.

Au moins la communication était amorcée. Il approcha la chaise de quelques mètres avant d'y prendre place à califourchon, histoire de se donner une allure plus décontractée.

— Mets pas ton gros derrière sale sur mon lit, avertit-elle. Autrement je te crache dessus encore.

— C'est entendu, fit-il docilement.

— Tu cales déjà à ton âge, poursuivit-elle avec une intonation moqueuse. Tu vas sûrement avoir la tête comme un boule de billard avant 40 ans. Mon père aussi, le gros chien sale, il a commencé à se déplumer jeune.

— Eh bien, je te remercie de m'avoir signalé que je perds mes cheveux, mais je m'en étais déjà aperçu tout seul, figure-toi.

René songea que d'éminents spécialistes attribuaient la calvitie précoce à une abondante sécrétion d'hormones mâles, davantage qu'à un facteur héréditaire ; on pouvait par conséquent la considérer comme un indice de virilité. Mais la fillette n'aurait sûrement pas apprécié cette remarque à caractère scientifique. Il marchait sur des oeufs. Il s'efforça de relancer la conversation :

— Alors, comment ça va aujourd'hui, Caroline ? As-tu bien dormi ?

Elle répéta la question sur un ton cruellement caricatural, en enchaînant avec un « Qu'est-ce que ça peut te foutre ? » Il sentit le peu de



CLÉMENT FONTAINE

Voir page D-6 : Inédit

Gratien Gélinas a été victime de sa négligence

Pour toucher leurs droits, les auteurs répertoriés doivent se plier à des formalités

FRANCE LAFUSTE

LES auteurs canadiens reçoivent aujourd'hui une compensation financière pour l'utilisation de leurs œuvres dans les bibliothèques publiques. Juste compensation, me direz-vous.

Pourtant, la partie n'a pas été facile. Pendant 12 ans, les organismes nationaux dont la Writers' Union of Canada et l'Union des écrivains québécois ont crié à l'injustice. En avril 1986, le ministère des Communications calma les esprits en leur octroyant quelque \$ 3 millions. La Commission du droit de prêt public était née. À sa tête, Andreas Schroeder, écrivain de la Colombie Britannique. En juin 1988, un écrivain et psychologue acadien, Claude Le Bouthillier, reprenait le flambeau. De passage à Montréal, le nouveau président, également auteur d'un quatrième roman historique sur l'Acadie de 1740 à 1776, *Le Feu du mauvais temps*, est venu rappeler à ses confrères l'importance de l'enjeu et la nécessité de respecter la date fatidique d'inscription ou de réinscription, le 15 octobre : « date limite pour tous sans exception. »

Enjeu important, assurément. L'auteur admissible dont un livre est répertorié dans une ou plusieurs bibliothèques canadiennes peut recevoir jusqu'à \$ 4 000. Mais pour cela, il faut s'inscrire ou se réinscrire chaque année. Gratien Gélinas, faut-il le rappeler, a l'an dernier négligé cette formalité. Déclaré tout bonnement « bureaucratiquement mort », il a tout simplement été privé de son pécule, une bagatelle de \$ 3 000. L'affaire fait froncer les sourcils au président. Elle a fait couler beaucoup d'encre et chatouille sa sensibilité. À vrai dire, il aimerait la passer sous silence et parle plutôt de mise à jour que de réinscription obligatoire : « Vous comprenez, on ne veut pas donner de l'argent à un auteur décédé. On veut aussi s'assurer des changements d'adresses, bref, vérifier et compléter les renseignements qu'on a déjà. Quand on a à gérer quelque 20 000 titres par an et 6 000 inscriptions comme l'an dernier, il faut bien en passer par là. C'est un mal nécessaire. »

Chaque année donc, les auteurs doivent inscrire leurs œuvres auprès de la Commission qui dispose pour 87-88 d'un budget de \$ 3,8 millions et

établit une liste des titres admissibles. Cette liste est comparée aux collections de 15 bibliothèques représentatives du Canada (dix anglaises, cinq françaises). L'auteur perçoit un droit pour chaque bibliothèque qui possède un ou plusieurs de ses ouvrages. « Mais la formule n'est pas immuable, de préciser M. Le Bouthillier, nous sommes en train d'étudier ce qui se fait dans treize pays dont la Finlande, la Nouvelle-Zélande et l'Angleterre. » Le président est homme de conciliation. Il tient à respecter les intérêts de toutes les associations d'écrivains, de bibliothécaires, de traducteurs et d'éditeurs, bref des 19 membres de la Commission. S'il regrette toutefois l'absence de l'Union des écrivains québécois, il n'en comprend pas moins la position de ses dirigeants qui arguent de leur droit à gérer eux-mêmes la part des fonds gouvernementaux au profit de leurs membres : « Ces dissensions sont inscrites dans l'histoire du Ca-

nada. Nous tous, Acadiens et Québécois, nous nous battons depuis trois siècles pour défendre nos droits et en obtenir de nouveaux. Je comprends la position de l'UnEQ mais je pense qu'au-delà des faits, nous pouvons nous entendre car nous sommes tous des écrivains. Nos points de vue sont compatibles, j'en suis certain. Il y a moyen de répondre à leurs préoccupations sociales et collectives tout en conservant les mécanismes de la Commission. »

« Une chose est sûre, poursuit-il, c'est que les auteurs, dans leur ensemble, sont satisfaits de ce nouveau programme. Les lettres et appels en guise de remerciements le prouvent. Pour ceux qui écrivent depuis des lustres sans avoir réussi à obtenir un misérable \$ 100 de leur éditeur, c'est une véritable révolution. »

En mars 1987, ils étaient 4 377 à recevoir un droit, soit une proportion de deux anglophones pour un fran-

cophone. Un an plus tard, ils étaient 5 200 à se partager la cagnotte. En attendant de la nouvelle loi sur le droit d'auteur, les écrivains canadiens et québécois vivent mal de leur métier.

Au pourcentage consenti par les éditeurs s'ajoutent au Québec des compensations pécuniaires pour la reprographie de leurs œuvres dans les établissements d'enseignement (un million de dollars du ministère de l'Éducation géré par l'UnEQ), sans compter les bourses de recherche et autres dédommagements (\$ 200 environ) à chaque rencontre ou tournée dans les bibliothèques, les écoles secondaires, les collèges et les universités.

Le prêt public met donc un peu de beurre dans les épinards quand on sait que le revenu médian d'un écrivain est de \$ 7 000 par an. Encore faut-il que les auteurs aient l'heur de plaire aux responsables des collections du ministère...



PHOTO CHANTAL KEYSER

Les dictionnaires fleurissent à l'automne et les libraires exposent toutes les variétés, au grand embarras du bouquinier intéressé. Pour un survol des différents dictionnaires sur le marché, voir page D-4.

Réjean Legault
Lapocalypse

Roman

336 p. — 19,95\$

«... une de ces œuvres uniques et inattendues... un coup de frais dans la littérature contemporaine...»
Jean Basile, La Presse

«C'est du tout neuf. Tout à fait fantaisiste... Intense et totalement particulier...»
Jean-Roch Boivin, Le Devoir

«Un récit hors conventions qui fait rire... un livre qui nous conduit de surprise en surprise...»
Anne-Marie Voisard, Le Soleil

«Une petite bombe... Inclassable. Et drôlement original. Comme on en lit rarement...»
Marie-Claude Fortin, Voir

«... une langue superbe... texte unique... un recueil passionnant... un swing terrible.»
Rodolphe Morissette, Journal de Montréal

«Un roman exceptionnel... un charme fou... un roman drôle, drôle, drôle...»
Roch Poisson, En toutes lettres

ROMAN



l'Hexagone

lieu distinctif d'édition littéraire québécoise

ROMAN



• l'Hexagone

LE PLAISIR des livres
LE PLAISIR
LE PLAISIR
LE PLAISIR
LE PLAISIR

Pour retrouver les plus beaux élans du coeur

PRIÈRES D'UN ENFANT TRÈS TRÈS SAGE
Roch Carrier
Montréal, Stanké, 1988,
149 pages.



PHOTO JACQUES GRENIER
ROCH CARRIER

abandonné totalement à cette ferveur qui me ramenait dans un affluent oublié d'un fleuve familial.

Ce petit adolescent impubère des années 50 m'a drôlement remis dans mes culottes courtes mais je me défends bien de toute nostalgie et la plus grande qualité de ce petit livre est de ne pas succomber à la musique des violons du passé.

La prière est sans doute un élan irrépressible du coeur. Qui ne s'est pas endormi en formulant un « Faites que... » adressé à Dieu ou à diable ou au néant insondable ? Je pense encore qu'on devient adulte tout d'un coup autour des 12 ou 13 ans et qu'on passe le reste de sa vie à s'en remettre. Ce petit garçon va bientôt devenir un homme, mais au moment où nous l'accompagnons dans ses prières, il n'a pas encore perdu la pureté de l'innocence, de sorte qu'il sait s'adresser à Dieu en acceptant ses mys-

tères pour encore un peu de temps. Il entre à l'église en revenant de la pêche ou avant de courir à sa partie de hockey pour parler à Dieu qu'il imagine l'oreille collée à la pointe du clocher comme au récepteur du téléphone. Dans ses prières passe toute la beauté du monde qu'il découvre avec tous ses sens et toutes les qualités de son intelligence qui, à cet âge-là, sont bien proches de celles du coeur. Il exerce sa grammaire et ses mathématiques et se construit son histoire et sa géographie du monde à travers les propos glanés aux adultes, au magasin général ou à la maison. « La religieuse à l'école nous a dit que c'est Vous qui avez soufflé aux saints prophètes l'idée d'écrire. Si vous avez inventé l'idée d'écrire la Bible, après avoir créé le monde, ça veut dire que Vous avez trouvé qu'il manquait encore quelque chose à votre création. Merci, mon Dieu, d'a-

voir inventé les livres. »

Le petit garçon a beaucoup de beaux remerciements à offrir à Dieu pour toutes les merveilles de la vie mais aussi quelques protestations, puisque l'âge lui vient bientôt de découvrir que même les bonnes actions apparentes ont parfois un envers. Aussi, après avoir voulu offrir à une famille pauvre la « truie » de son père, il découvrira qu'il a bien failli « faire mourir son père ». Ça n'est pas facile à accepter que sa petite copine Ginette se soit fracassé le crâne sur la patinoire. Dieu devrait savoir mieux ! Mais par contraste, il découvre le plaisir d'être en vie et, puisque la vie est ainsi faite, la tragique beauté de l'église drapée de noir.

Le ton était délicat à trouver pour ne pas tomber dans le ngangan et le péril était grand. A mon sens, c'est une réussite parfaite et sans doute

faut-il être grand écrivain, avoir beaucoup voyagé, vécu, appris et écrit pour savoir trouver les mots simples pour faire parler un coeur d'enfant et réussir à créer, à travers ses confidences, le portrait de toute une époque pas si lointaine, qui paraît pourtant à des années-lumières. La simplicité ne va pas de soi dans l'écriture. Elle ne peut être le fruit que d'un savant travail. Roch Carrier, qui nous a livré des oeuvres denses, nous offre ici un texte d'une impressionnante discrétion. Il m'est difficile, on l'aura compris, d'adopter la distance critique nécessaire. Je me suis senti enfant perdu dans sa taille d'homme, mené par cette lecture vers une nécessaire élévation de l'âme. La littérature québécoise, quand elle sait vous amener dans ces lieux de l'intime et vous en faire l'hôte privilégié, peut ainsi vous faire la proie de délicieux désarrois.

LETTRES QUÉBÉCOISES

JEAN-ROCH BOVIN

CETTE LECTURE m'a chamboulé l'âme. Je le dis comme ça parce que j'étais plein de réticences. Devant la couverture et le titre et le sujet. Disons que je résistais à la tentation de la prière. Je ne voudrais pas en faire une confession générale, mais j'ai eu une enfance à l'eau bénite et j'ai gardé une folle peur de m'y noyer.

Le livre de Roch Carrier contient 16 prières d'un adolescent d'un autre temps. Après la première, je me suis

Engagement et poésie en 1840

JOSEPH LENOIR (OEUVRES)
Édition critique par John Hare et Jeanne d'Arc Lortie
Montréal, PUM, 1988, 331 pages.

YVAN LAMONDE

L'édition critique de l'oeuvre de Lenoir que John Hare et Jeanne d'Arc Lortie publient dans la Bibliothèque du Nouveau-Monde aborde l'homme et l'oeuvre sous un même angle : la circonstance. L'homme et sa poésie se modulent en effet sous le poids du quotidien et sous la volonté d'en décoller en cherchant l'espoir dans la montée des républicanismes et nationalismes européens ou dans le

rêve oriental.

Lenoir (1822-1861) s'engage à fond dans le libéralisme inscrit à Montréal dans l'Institut Canadien dont il est membre dès 1844 et dans la presse — *L'Avenir, Le Pays, Le Moniteur* — à laquelle il contribue en ces années d'Union où le journalisme et la politique annexent les talents. Avocat, journaliste, fonctionnaire à la fin de sa vie au Bureau de l'Instruction publique, le poète baise le temps par des poèmes de circonstance : « Aux membres de l'Institut Canadien », « La fête du peuple » lors d'un 24 juin, « Jours de l'An » de 1849, 1850, 1852, 1853, 1855, 1857, 1859, sortes « d'épigrammes » de *L'Avenir* et du *Pays* aux lecteurs et abonnés, « Les jeux », « Barnum ». Si sa sensibilité sociale lui fait composer « L'ouvrier » et « Les laboureurs », son indignation devant la politique corruptrice sous l'Union donne la mesure de son engagement : « Haine », « Aux sangsues du peuple », « Les élections », « Rouge et Blanc ». Collée à l'ici et maintenant, sa poésie décolle tantôt vers l'ailleurs et quelque grand jour : fantasmes féminins, rêverie orientale, fascination — encore typique de

l'époque — pour le gothique, le macabre, le fantastique.

La prose est le plus souvent alimentaire pour le poète originaire de Saint-Henri, père de sept enfants, avocat parmi trop d'avocats. Traducteur, auteur d'un guide illustré, *Montréal et ses principaux monuments* (1860), Lenoir fait quelques conférences publiques, dont l'une à l'Institut Canadien où il affirme que « le gouvernement républicain favorise plus l'élan littéraire et les arts qu'aucun autre gouvernement connu ». De l'élan littéraire « indigène », il dira : « Nous ne sommes tous que des copistes ». Parce que peu républicains ?

Lenoir démissionne de l'Institut Canadien deux mois après la scission de 1858. Il s'active un peu au Cabinet de lecture paroissial des Sulpiciens. Le lecteur aurait aimé en savoir plus long sur cette hésitation idéologique de Lenoir. Outre une attribution discutable de trois lettres « sur les bals » à Lenoir que l'on pourrait attribuer à Charles Laberge qui signe aussi « L... », cette édition critique contextualise comme jamais un texte poétique.

Le salut par la sociologie

THE SCIENCE OF SOCIAL REDEMPTION
(McGill, The Chicago School and the Origins of Social Research in Canada)

Marlene Shore
Toronto, University of Toronto Press, 1987, 340 pages

Dans une étude qu'elle intitule judicieusement *The Science of Social Redemption*, Marlene Shore montre clairement qu'à Montréal, capitale commerciale du Canada, le développement de la sociologie dans l'entre-deux guerres bénéficie du contexte d'une université — McGill — fortement imprégnée de la « tradition de l'utilité ».

— MARCEL FOURNIER

Champigny

Librairie Champigny inc.
4474, rue St-Denis
Montréal (Que.)
844-2587

Obtenez jusqu'à
20%
an coupons-rabais

9H à 21H - SEPT JOURS

2 NOUVEAUX LIVRES D'ARTISTES CHEZ ART GLOBAL

Léon Gilbert
SUR LA PEAU DE MON ÂME
Un livre d'artiste expérimental tiré à 20 exemplaires

Photocopies couleurs intégrées dans la pâte à papier lors de sa fabrication.

Présentation dans un coffret en acrylique.

Jamais vu encore.

Marie José Thériault
LES CHANTS DE L'OISELEUR
Eaux-fortes originales de
Louisa Nicol

gravées directement sur le cuivre par l'artiste.

Partition musicale de
Jean Marchand

imprimée en sérigraphie sur papier pur chiffon teint à la main.

Tirage : 22 exemplaires.



ÉDITIONS ART GLOBAL

1009, avenue Laurier ouest, Outremont, Québec H2V 2L1, Tél.: (514) 272-6111

une rentrée en livrante!

ERIK ORSENNA

L'Exposition coloniale



« Dans sa délectable *Exposition coloniale*, Orsenna a chargé chaque page, comme au lance-pierres, d'une ironie dévastatrice. Mais il lâche parfois l'élastique. Et c'est le désespoir qui nous frappe. »
Frédéric Vitoux — LE NOUVEL OBSERVATEUR

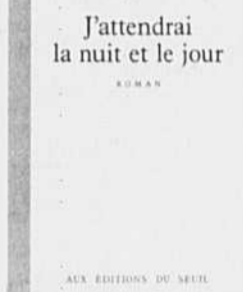
Roman, 560p., 29,95 \$

Michel Braudeau
Christian Combaz
Dominique Garnier
France Huser
Érik Orsenna
Didier van Cauwelaert

Aux Éditions du Seuil

DOMINIQUE GARNIER

J'attendrai la nuit et le jour



Dominique Garnier

J'attendrai la nuit et le jour

Une histoire d'amour que l'Histoire va pervertir, de pierres en pierres, et transformer peu à peu en un piège. Un roman puissant, dense, bouleversant. Par l'auteur de *La Femme publique* porté à l'écran par Andrzej Zulawski.
Roman, 276p., 21,95 \$

MICHEL BRAUDEAU

L'objet perdu de l'amour

« Que c'est beau, dites, un gros roman intelligent »
Jérôme Garcin — L'ÉVÉNEMENT DU JEDI

« Braudeau, a réussi là une chronique personnelle formidablement troublante, vigoureuse et farouchement individualiste. Sera-t-il le Goncourt 88? »
Jacques-Pierre Amette — LE POINT

« Les vrais romans, ceux qu'on lit pour l'histoire, surpris à chaque page par les imprévus où nous entraîne l'imagination de l'auteur, ne sont pas légion. *L'objet perdu de l'amour*, appartient à cette catégorie. »
Anne-Marie Vaisard — LE SOLEIL

Par l'auteur de *Naissance d'une passion* (Prix Médicis 1985)

Roman, 544p., 29,95 \$



CHRISTIAN COMBAZ

À ceux qu'on n'a pas aimés



Christian Combaz
À ceux qu'on n'a pas aimés

Hors des modes, fidèle à lui-même, Christian Combaz a écrit là son roman le plus fort et le plus dérangeant. *À ceux qu'on n'a pas aimés* est le septième roman de Christian Combaz.
Roman, 320p., 24,95 \$

Didier Van Cauwelaert

L'orange amère



« Le romancier franchement drôle, cette fois nous le tenons. Depuis *Vingt ans et des poussières* (Prix Del Duca 1982), *Poisson d'amour* (prix Nimier 1984) et *Les Vacances d'un fantôme*, Didier Van Cauwelaert était bien placé pour occuper la place laissée vacante par la disparition d'Aymé, de Queneau, de Nimier, et le silence de Blondin... »
Bertrand Poirot-Delpech — LE MONDE
Roman, 240p., 19,95 \$

FRANCE HUSER

Les lèvres nues



France Huser
Les lèvres nues

« L'histoire d'un amour perdu. Plus grand que le ciel. Et c'est là que ces *Lèvres nues* nous touchent profondément. Parce qu'il y a dans ce roman étincelant plus qu'une part de vérité. Une part de nous-mêmes. »
Bernard Génès — LE NOUVEL OBSERVATEUR
Par l'auteur de *La Maison du désir* (1982), *Aurélien* (1984) et *La Chambre ouverte* (1986).
Roman, 192p., 19,95 \$

Aux Éditions du Seuil

LE PLAISIR des livres

LES BEST-SELLERS

Durant l'été, nos collaborateurs ont « découvert » plusieurs des ouvrages qui figurent sur la liste des Best-sellers, cuvée automnale. En guise de rattrapage, voici quelques extraits de leur recension de trois de ces livres qui font des malheurs dans les librairies.

LE BOUCHER
Alina REYES
Paris, Le Seuil, 1988.

LISETTE MORIN

Avec son stylo, Alina Reyes n'a peut-être pas « attrapé le monde », mais elle a réussi un fort bon exercice... dans le monde de l'érotisme. « Qui a dit que la chair est triste ? » se demande son héroïne, dans l'état du boucher.

La fille qui raconte ses émois, qui les dit en mots crus, sans aucune des périphrases habituelles, quand on parle du sexe, a choisi comme « excitateur » un boucher salace. Qui tient à ses clientes, et en particulier à la cliente qui raconte, des propos inhabituels dans ce lieu.

« Je regardai le boucher, et j'eus envie de lui. Il était laid, pourtant, avec son gros ventre moulu dans le tablier taché de sang. Mais sa chair était aimable. »

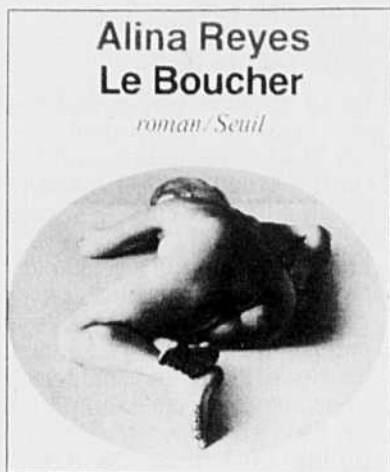
Plus « aimable », cette chair, que celle des viandes qu'il taille, et dont la description fait de la première page du roman d'Alina Reyes un... morceau de choix ! Enfoncé Zola, dont certains tableaux des Rougon-Macquart apparaissent désormais aux lecteurs comme des récits de mauviette. L'auteur, ici, non seulement n'a pas peur des mots, mais les utilise tour à tour comme dans un manuel d'anatomie, un traité à l'usage des charcutiers et, l'instant après, dans le style biblique, celui du *Cantique des cantiques*. C'est sans doute ce qui s'appelle pratiquer l'anacoluthe ?

Décerner le Goncourt 88 à cette fille « très avertie », dont le pseudonyme est Alina Reyes, aurait le mérite d'un certain courage, peu coutumier dans cette docte assemblée. Attendons... pour voir !

VAMP
Christian MISTRAL
Québec/Amérique, 1988

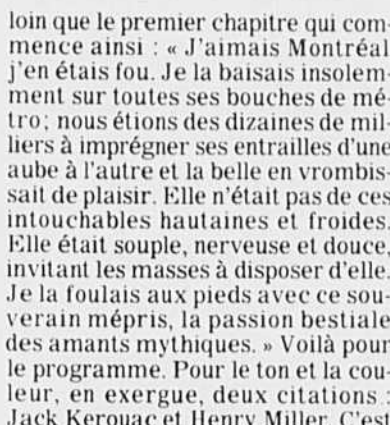
JEAN-ROCH BOIVIN

Je n'ai pas boudé mon plaisir plus



Alina Reyes
Le Boucher

roman/Seuil



CHRISTIAN MISTRAL

inquiète et intransigeante entre Christian (narrateur-héros-écrivain) et Blue Jean Balfus, le plus beau gars de la terre, Messie sans message, non-fumeur, abstinent, mangeur de tofu, danseur redoutable, qui se destine aux HEC. C'est le seul personnage avec lequel Christian, qui se défonce rigoureusement, consent à investir de lui-même. Blue Jean était allé se former la jeunesse en voyage. Le roman commence au moment où il revient et se met en ménage (pardon ! en cohabitation. Je confonds les époques.) avec Christian. Il se terminera sur leur séparation normale et prévue.

Ce n'est pas tant le roman et ses personnages, que j'ai aimés, que l'écrivain qui a mis le paquet, s'est mis la tête sur le billot et m'a donné de belles pages lyriques sur Montréal, sur son orgie dans les livres et la musique, et le beau désespoir, avec de très très discrètes échappées vers la tendresse possible. On ne le taxera surtout pas de candeur ! Cent pages de moins auraient fait mon affaire.

J'imagine que Victor-Lévy Beauhieu devait avoir cette fougue impudente et boulimique à cet âge. On verra bien si Mistrals en a autant sous son chapeau. Si sa plume habile à enlever les mots peut aussi leur faire l'amour. Le dernier mot de son roman est « Merde ». C'est à suivre.

REPLAY
Ken GRIMWOOD
Traduit de l'américain
Paris, Le Seuil, 1988, 345 pages.

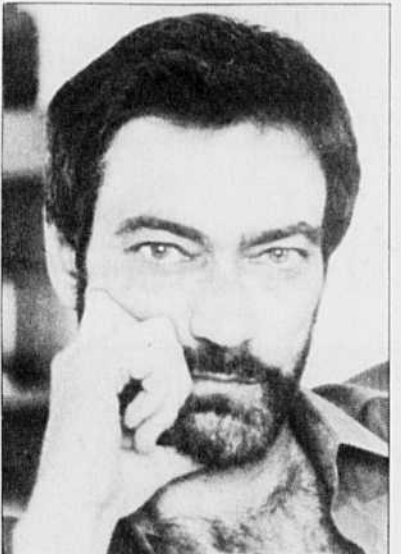
DENIS SAINT-JACQUES

SCIENCE-FICTION ? Fantastique ?

En tout cas, voici un livre pour les curieux de psychologie paranormale, un roman où vous pourrez éprouver les curieuses conséquences d'une forme très particulière de réincarnation. Imaginez non pas la métépsychose avec ses passages dans divers corps, mais plutôt la reprise insistante du même fragment de la vie de la même personne. Et cela, sans que le sujet perde mémoire des *replays* précédents.

Voilà qui offre des possibilités intéressantes, quand on y pense : les avantages de la préséance, boursière par exemple, ou encore politique. Évidemment, les choses ne se présentent pas toujours exactement de la même façon, car le héros du roman ne perd pas son libre arbitre et garde donc la possibilité de rejouer sa vie autrement. Il peut, par cette voie, modifier le cours prévu des événements. Quoi qu'il en soit, ainsi s'ouvre l'accès à la richesse, mais aussi bien à la vie du *drop-out*, en somme, au rêve de pouvoir se reprendre et de mieux mener sa partie.

Il peut même arriver qu'une autre



KEN GRIMWOOD

personne se trouve à vivre des *replays* semblables, une compagne de bonheur et de malheur avec qui l'on pourrait chercher à comprendre ce qui est en train d'arriver pour le maltriser et l'orienter favorablement. Les choses, pourtant, tournent aisément au cauchemar et les meilleures intentions aboutissent à de bien surprenants effets. Mais surtout, insiste cette lancinante certitude d'avoir à mourir à la même date pour revivre. Comment s'en sortir ?

LES BEST-SELLERS

Fiction et biographies

| | | | | |
|----|------------------------------|--------------------|------------------|------|
| 1 | Le Boucher | Alina Reyes | Seuil | (-)* |
| 2 | Le Zèbre | Alexandre Jardin | Gallimard | (-) |
| 3 | Le Bûcher des vanités | Tom Wolfe | Sylvie Messinger | (-) |
| 4 | Sur la Route de Gondolfo | Robert Ludlum | Laffont | (-) |
| 5 | Le langage perdu des grues | D. Leavitt | DeNoel | (-) |
| 6 | Replay | Ken Grimwood | Seuil | (-) |
| 7 | L'Épopée du buveur d'eau | John Irving | Seuil | (-) |
| 8 | Les Corbeaux et les Renardes | Françoise Dorin | Flammarion | (-) |
| 9 | Vamp | Christian Mistrals | Québec-Amérique | (-) |
| 10 | Le Roi heureux | Jacques Bertin | Boréal | (-) |

Ouvrages généraux

| | | | | |
|---|---|-----------------------|-----------------------------|-----|
| 1 | Le Défi alimentaire | Louise Lambert-Lagacé | Édition de l'Homme | (-) |
| 2 | Le Dictionnaire du Français plus | Collectif | Centre éducatif et culturel | (-) |
| 3 | L'Homme qui devient Dieu | Gérald Massadié | Laffont | (-) |
| 4 | Multi-dictionnaire des difficultés de la langue française | Marie-Eva de Villers | Québec-Amérique | (-) |
| 5 | Le Petit Larousse illustré 1989 | | Larousse | (-) |

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants : Montréal : Renaud-Bray, Hermès, Champigny, Flammarion, Raffin, Demarc; Québec : Pantoute, Garneau, Laliberté, Chicoutimi, Les Bouquinières, Trois-Rivières : Clément Morin; Ottawa : Trillium, Sherbrooke : Les Librairies G.-G. Caza; Joliette : Villeneuve; Drummondville : Librairie française.

* Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente

LA VIE LITTÉRAIRE

GUY FERLAND

Le Festival national de la poésie

Présenté par La Fondation Les Forges, le quatrième Festival National de la Poésie aura lieu du trois au huit octobre prochain à Trois-Rivières. Cinquante poètes, d'Amérique et d'Europe, s'y rencontreront. Il y aura plus de 50 activités dont 37 ouvertes au public. On reparlera de ce festival dans notre rubrique la semaine prochaine.

Sur les ondes

Dimanche matin, à l'émission *Présenté dimanche* de Radio-Canada, Michel Cormier interviewe Jean-François Bourg, auteur de *Le Sport en otage* publié à La Table Ronde. Tous les lundis, dans le cadre de l'émission *Fictions* à Radio-Canada FM à 16 h, trois ouvrages de fiction récemment parus sont commentés en table ronde. Les mardis de 21 h 30 à 23 h, toujours au réseau FM de Radio-Canada, le magazine *En toutes lettres* reprend l'antenne. La première partie de l'émission traite de tous les aspects de notre vie littéraire : l'écriture, la langue, les lecteurs... La deuxième partie nous permet d'entendre des textes inédits d'auteurs d'ici lus par des comédiens de renom. Les mercredis, de 16 h à 16 h 30, à la même antenne, l'émission *Littératures parallèles* nous revient. Ce magazine est entièrement consacré à la science-fiction, le roman policier et la bande dessinée. Toujours au réseau FM de Radio-Canada, on retrouve l'émission *Les Idées à l'essai* les jeudis à 16 h. Dans une optique à la fois large et profonde, des essais récemment parus sont présentés par leurs auteurs.

Le Québec à portée de main

L'Alliance Champlain vient de publier un guide sur le Québec intitulé *Le Québec à votre portée*. Ce répertoire fournit des renseignements fort utiles sur quelque 400 associations, organismes, regroupements et établissements d'enseignement, 125 ministères et agences gouvernementales, et plus de 100 publications spécialisées (guides, périodiques) touchant plusieurs aspects de la réalité québécoise, sans compter les centaines d'autres ressources qui figurent dans les annexes. Il contient en outre deux index, un par sujet et un par pays. Les revenus générés par la vente de ce répertoire, qu'on peut se procurer au coût de \$ 12,95 en écrivant à Alliance Champlain, C.P. 8503, Sainte-Foy, G1V 4N5, serviront à financer en partie l'action de l'Alliance qui a pour but de faire connaître le Québec, sa spécificité culturelle et sa langue française dans le monde.

Les dernières feuilles d'un bel été

GUY FERLAND

CONTES

Antoine Bourque, *Trois Saisons*, Louise Courteau, éditrice, et Les Éditions de la Nouvelle Acadie/Centre d'études louisianaises, 90 pages.

Laissons la présentation de ces contes, nouvelles et fables de Louisiane à Jean Arceneau : « Antoine Bourque est le pseudonyme d'un jeune historien acadien qui laisse sortir dans ses contes la passion qu'il doit brider dans ses analyses professionnelles. Les premiers textes de cette collection retracent l'histoire de sa famille, des événements de 1755 jusqu'à son rétablissement en Louisiane, telle qu'il a pu la reconstruire à partir de documents historiques dont certains sont utilisés presque mot à mot. Mais, par sa verve de conteur, il étoffe l'histoire dans ses histoires. »

Ernest Pallascio-Morin, *La Route de Champlain*, Louise Courteau, éditrice, et Les Éditions de la Nouvelle Acadie/Centre d'études louisianaises.

Ces contes et légendes du Québec sont de petites pièces bien ciselées qui racontent, sous forme romancée, notre passé toujours présent. Ernest Pallascio nous restitue, avec doigté, une partie de nous-mêmes.

POÉSIE

Michel Gay, *Calculs*, L'Hexagone, coll. « Rétrospectives », 189 pages.

Ce volume regroupe des poèmes écrits entre 1976 et 1986, soit publiés en livres et en revues, soit inédits. Il rassemble *L'Implicite*/Le Filigrane (1978), *Métal mental* (1981), *Une fois pour toutes* (1983), *Mentalité*, détail, ainsi que *Calculs*, suite de textes élaborés entre 1984 et 1986. *Calculs*, souligne l'auteur, n'est pas un livre de mathématiques, non plus qu'un ouvrage de médecine — ou autres mélancholies. Ici, la littérature, plus précisément ce qui s'appelle encore et toujours la *poésie*, à beau prévoir puis ne pas prévoir ses effets, rien ne paraît plus risqué que l'aventure qu'elle fait courir à la pensée. La poésie, justement — ici en tout cas —, montre un peu ce qu'il en est et ce qui en va de la pensée — du penser.

PLAGES

Maurice Elia, *L'Homme des plages*, Humanitas nouvelle optique, 140 pages.

Journaliste bien connu dans le milieu cinématographique de Montréal.

MAURICE ELIA

L'homme des plages



Maurice Elia quitte le pays en 1985 pour aller vivre un an à Caracas, Venezuela. C'est là qu'il écrit *L'Homme des plages*. Pour présenter le Venezuela et nous le faire aimer de l'intérieur, Maurice Elia a résolument choisi de s'éloigner à la fois du folklore local et de l'exotisme touristique. Il a préféré laisser parler ses yeux et son cœur, en observateur attentif et curieux de la vie quotidienne avec son lot d'émotions brutes et d'événements routiniers.

MÉDITERRANÉE

Nadia Ghalem, *La Villa désir*, Guérin littérature, coll. « roman », 104 pages.

Une comédienne, à Rome, se souvient, rêve et revit sa vie. Son amie, restée à Montréal, écrit des rôles pour elle. Toutes deux sont attachées au vieil anarchiste Hans qui parcourt le monde en créant tableaux et poèmes. Au centre de ce récit, la fiction du cinéma double et trouble la vie des personnages, et plus particulièrement la vie de cette comédienne qui se sent dévorée par ses rôles.

VOIX

Danielle Dussault, *Le Vent du monde*, Triptyque, 112 pages.

Voici quelques lignes qui donnent le ton intimiste de ce livre tout en sensibilité : « Ainsi l'eau deviendra bleue et l'écrit se dissoudra. Les encres ne sont pas toutes indélébiles et le temps les rend souvent chétives. Peut-être suffirait-il simplement d'entendre cette voix qui court ? Peut-être faudrait-il écouter cette voix qui roule contre les arbres, l'écouter sans espoir et savoir ainsi oublier tout le reste. Oublier les lettres sans réponses et les cris sans échos. »

CONFESSIONS

Yvon Langlois, *Les Confessions d'un Québécois ordinaire*, Humanitas nouvelle optique, 116 pages.

Un homme « ordinaire » vide son cœur, trop plein de souvenirs, de nostalgies et d'amertume. Bousculé par la fébrilité et la superficialité de notre temps, il a l'air de nager à contre-courant, mais la délicatesse et l'humour avec lesquels il évoque ses années de jeunesse dans un Québec patriarcal ou ses démêlés avec la hiérarchie de l'église témoignent d'une lucidité sans équivoque.

RÉCIT

Robert Barberis, *La Rencontre*, Éditions du Fleuve, 90 pages.

Une histoire d'amour et un attachement politique se mêlent dans ce récit « vigoureux, sensible et attachant », selon Yves Beauchemin.

Le prix Molson de l'Académie canadienne-française 1988

Les membres du jury du Prix Molson de l'Académie canadienne-française se sont réunis, le 8 septembre dernier, lors d'un déjeuner-délibération, pour déterminer les finalistes 1988 de l'un des prix littéraires les plus prestigieux de l'année. Le jury est composé de Mmes Fernande Saint-Martin (présidente), Suzanne Paradis et de MM. Jean-Pierre Duchette, Jacques Folch-Ribas et Jean Éthier-Blais. Des 56 oeuvres en lice, cette année, le jury a retenu les finalistes suivants : Noël Audet pour *L'Ombre de l'épervier* (Québec/Amérique); Francine d'Amour pour *Les Dimanches sont mortels* (Guérin); Anne Hébert pour *Le Premier Jardin* (Seuil); Michèle Mailhot pour *Béatrice vue d'en bas* (Boréal); Paul Zumthor pour *La Fête des fous* (Hexagone). Le Prix Molson de l'Académie canadienne-française sera décerné à Montréal, le mardi quatre octobre.

Rencontre avec un auteur

Vous pourrez rencontrer Christian Mistrals, l'auteur du best-seller *Vamp*, publié chez Québec/Amérique, à la librairie Hermès (1120 ouest, ave. Laurier, Outremont) ce samedi, de 14 h à 16 h.

Myriam première en livre-cassette

Le grand best-seller de Francine Noël, *Myriam première*, est maintenant inscrit au catalogue de La Magnétothèque, sise au 1030, rue Cherrier, bureau 304, Montréal, H2L 1H9. Rappelons que La Magnétothèque est un organisme qui enregistre des livres pour les personnes aveugles.

La nouvelle âme des Éditions de l'Homme

À la veille de célébrer son trentième anniversaire, Les Éditions de l'Homme annoncent la nomination de Mme Francine Montpetit au poste d'éditrice. Elle succède à Bernard Prévost qui a dirigé cette maison pendant trois ans. Pour relever ce défi, elle s'est entourée d'une équipe dynamique. Jean Bernier et Hélène Tanghe ont été nommés respectivement aux postes d'éditeur adjoint littéraire et d'éditrice adjointe administrative.

estuaire
vous invite à une soirée
JAZZ et POÉSIE
au
Cub Soda
5240 av. du Parc,
Montréal
Le mercredi
12 octobre 1988
à 20h30
avec
Yannick Rieux
Ensemble
et
les poètes
Claude Beausoleil
Yves Boisvert
Nicole Brossard
Paul Chamberland
François Charron
Jean-Paul Daoust
Denise Desautels
Louise Desjardins
Gérald Gaudet
Gérald Leblanc
Geneviève Letarte
André Roy
Elise Turcotte
Billets: 10 \$
Billets disponibles à tous les
comptoirs TICKETRON
Réservations téléphoniques
288-2525

Flammarion
NOUVELLE ADRESSE
Place Montréal Trust
1500 ave. McGill College
Angle Ste-Catherine
Niveau 1
(à l'étage des fontaines)
499-9675

L'ATELIER D'ÉCRITURE ERGÉ
Pour
ceux et celles qui éprouvent
le besoin de s'exprimer dans l'écriture,
qui veulent améliorer la qualité personnelle
de leur écriture, en toutes formes d'expression,
par un professeur d'université.
Petits groupes de travail de 5 à 10 participants • Le lundi, de 19h à 21h,
au centre-ville (métro Sherbrooke) • Session de 9 semaines.
Début de session d'automne: lundi 3 octobre
INSCRIPTIONS tél. au 325-2562

Faut
LE DEVOIR
pour
le croire!
ALCOOL...
TROP,
TROP
SOUVENT,
C'EST RISQUÉ!
Santé et Services sociaux
Québec

Quand les femmes racontent la guerre

TATIANA, LA DAME AUX CINQ PASSEPORTS
Tatiana de Metternich
Paris, Olivier Orban
1987, 403 pages

VIE DE MILENA
De Prague à Vienne
Jana Cerna
Paris, Maren Sell & cie
1988, 206 pages

ALICE PARIZEAU

QUAND les femmes racontent la guerre, les réalités quotidiennes se précisent et les grands moments de victoires et de défaites s'estompent. Les deux livres, celui de Tatiana de Metternich et de Jana Cerna, en témoignent et c'est là que réside leur principal intérêt.

Tatiana, c'est la fille du prince Wassiltchikoff, chassée par la Révolution de son pays et obligée de s'adapter à des conditions nouvelles. En 1940 elle est à Berlin, employée au ministère des affaires étrangères où elle gagne convenablement sa vie comme traductrice. À en juger par les photos qu'on trouvera dans cette autobiographie, elle est fort belle et

on comprend parfaitement pourquoi le séduisant prince Paul de Metternich perd la tête et l'épouse malgré ses origines slaves si décriées par le maître du Grand Reich. Au début tout va bien, la mariée plaît aux cousins, cousines et même à la belle-mère, mais très rapidement l'univers se disloque et devient dramatique. C'est le refus du prince Paul de Metternich de reconnaître l'autorité suprême d'Adolph Hitler, l'attentat manqué, l'exode et la fuite éperdue.

Tatiana trouve refuge dans des châteaux à moitié détruits par des bombardements, son mari est envoyé au front de l'Est et elle ne sait pas si elle le reverra. Courageusement, elle aide parents et amis, le cherche, se bat contre le système, l'administration et les dangers, gagne et à force de persévérance parvient à sortir de la débâcle. Occupation soviétique, l'arrivée des Américains, reconnaissance officielle des droits de la famille Metternich, le retour de Paul, une nouvelle existence, la paix retrouvée et, enfin, la vie normale.

Une autobiographie écrite d'une

façon vivante et d'autant plus intéressante qu'on y découvre des pages de l'histoire contemporaine dont on a relativement peu parlé jusqu'à présent.

L'AUTRE voix de femme qui elle aussi raconte la même époque, c'est celle de Jana Cerna qui rend hommage à sa mère, Milena, journaliste de gauche, militante qui avait osé être antistalinienne dès 1936 et qui avait joué un rôle important parmi les intellectuels de Prague. Puis, en 1940, la Gestapo l'arrête dans cette Tchécoslovaquie occupée où le maquis s'organise. Milena est expédiée au camp de concentration de Ravensbrück et elle y meurt quatre ans plus tard. Pourtant, après la guerre, dans la Tchécoslovaquie soviétisée, le livre de Jana Cerna était interdit et en 1969 encore il fallait se le procurer clandestinement. Depuis, cependant, la traduction française remporte un grand succès, car désormais Milena, cette femme — journaliste avec laquelle Franz Kafka correspondait régulièrement —, ins-

pire des cinéastes et des écrivains. Malheureusement, sa fille, Jana Cerna, jeune femme au destin tragique, morte dans un accident, n'est plus là...

Entre la voix de Tatiana de Metternich, la belle russe mariée à un jeune homme descendant d'une des grandes familles européennes et celle de Jana Cerna, la fille de Milena, la journaliste amoureuse de la liberté et de la justice, il y a un monde néanmoins dont le symbolisme frappe. Milena Jesenska a payé de toute sa vie les contradictions de l'Europe de l'Est et la trahison de l'Occident à l'égard de ceux qui furent parmi ses alliés, pendant la guerre. Tatiana, pour sa part, a réussi à traverser la débâcle et à être récompensée de ses pérégrinations, de ses peines et de son courage.

Deux voix de femmes, deux destins, deux dimensions de cette politique occidentale plus clémente par nécessité économique pour l'Allemagne de l'Ouest, que pour les héros de Budapest, de Varsovie, de Bucarest ou de... Prague!

LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

RÉCITS

Madeleine Ley, Le Grand Feu, Actes sud, 80 pages.

Le directeur d'Actes sud, Hubert Nyssen, a le don de trouver et de ressusciter les textes importants, mais oubliés par les autres éditeurs. *Le Grand Feu* est l'un de ceux-là. Madeleine Ley, qui a écrit une oeuvre remarquable, commence seulement d'être reconnue après 40 années d'oubli. Ce récit flamboyant, écrit avec une maîtrise exemplaire, devrait la sortir de son purgatoire pour la plus grande joie des lecteurs. Chez le même éditeur, on présente un recueil de nouvelles du jeune auteur égyptien Nabil Naoum, *Le Voyage de Râ*

ANNIVERSAIRE

Cinquante ans de sciences sociales à l'Université Laval, L'Histoire de la Faculté des sciences sociales (1938-1988), collectif sous la direction d'Albert Faucher, Faculté des sciences sociales de l'Université Laval, 390 pages.

L'École des sciences sociales, politiques et économiques, constituée en 1938 et affiliée à la Faculté de philosophie, acquiert en 1943 le statut de Faculté des sciences sociales de l'Université Laval et se ramifie en spécialités à compter de 1944. Le présent ouvrage raconte l'origine de cette institution et explique l'organisation et le développement de ses départements et écoles qui, aujourd'hui, à leur façon respective, participent à l'étude de la sociosphère.

MUSIQUE

Albert Seay, La Musique du Moyen Âge, traduit de l'américain par Philippe Sieca, Actes sud, 255 pages.

Cet ouvrage commence par l'étude de la place de la musique au sein de l'Église, puis par celle de l'expansion systématique de la musique dans la liturgie. C'est au cours du Moyen Âge, en effet, que l'importance de la liturgie et le rôle de la *musica speculativa* sont mis en question par la croissante complexité de l'écriture musicale. Suivant l'inévitable évolution sociale, le genre profane voit grandir son autorité. Albert Seay retrace ici les étapes de ce parcours.

*Nabil Naoum
Le voyage de Râ*



DÉBAT

Pierre Milot, La camera obscura du postmodernisme, L'Hexagone, coll. « Essais littéraires », 96 pages.

Ces essais, parus dans diverses publications entre 1985 et 1987, prennent plus particulièrement pour objet la génération des écrivains de *La Nouvelle barre du jour* et des *Herbes rouges*. À travers des expressions comme « fiction théorique », « nouvelle écriture », « nouveau lyrisme », « retour du sacré », « mort du genre », etc., Pierre Milot montre que les stratégies discursives de ces écrivains, dans leur relation d'homologie récurrente avec le paroxysme, reposent sur des procédés strictement rhétoriques et relèvent d'une esthétique littéro-philosophique. Dans son dernier chapitre inédit, l'auteur reprend la logique de son raisonnement à la lumière du débat qui a opposé Jürgen Habermas et Jean-François Lyotard, le restituant dans l'espace social du champ intellectuel fin de siècle.

HISTOIRE

Laurent Duval, L'Étonnant dossier de la Place des Arts 1956-1967, préface de Jean-V. Dufresne, Louise Courteau, éditrice, 428 pages.

Laurent Duval, qui a été le premier directeur des relations publiques de la Place des Arts de Montréal, entend faire un peu de lumière sur ce dossier méconnu de la Révolution tranquille. La Place des Arts a été inaugurée le 21 septembre 1963, non dans le faste du grand festival qui avait été élaboré pour l'occasion, mais dans le tumulte et la confusion. Quelques mois plus tard, le gouvernement du Québec invitait tous les administrateurs du Centre Sir Georges-Étienne Cartier à remettre leur démission. Du 19 juin 1956, date de la première assemblée préliminaire du Centre Sir Georges-Étienne Cartier, au 13 octobre 1964, celle de sa dernière assemblée, il y aura eu 129 sessions de travail réparties sur 100 mois. Voilà, entre autres, la matière de ce livre.

**ALBERT SEAY
LA MUSIQUE
DU
MOYEN ÂGE**



COMMUNICATION

Dictionnaire bilingue des télécommunications internationales, volume 3, Équipements de commutation, Téglobe Canada Inc., 544 pages.

« L'invention du premier auto-commutateur téléphonique remonte à une centaine d'années, nous dit Alain Morissette dans son avant-propos. Depuis, les systèmes de commutation automatiques se sont implantés partout dans le monde, reléguant les commutateurs manuels à quelques applications très spécialisées et permettant aux réseaux publics de télécommunications de s'étendre bien au-delà des territoires urbains, régionaux et nationaux pour couvrir la planète tout entière. (...) Ce volume fait état de cette multiplicité d'inventions qui n'ont en commun que leur fonction : permettre à une communauté d'utilisateurs de communiquer entre eux, sélectivement et en toute confidentialité, à l'aide de moyens de transmission communs. » Il contient 619 notions définies en anglais et en français, 2,852 termes répertoriés et 117 notions illustrées.

En effeuillant les dictionnaires

JEAN CHAPDELAIN GAGNON

SI VOUS êtes entré dernièrement dans une librairie pour y acheter un dictionnaire, vous vous êtes sans doute trouvé embarrassé devant le vaste choix qui s'offrait à vous. De quoi en perdre son français ou son québécois, puisque l'heure semble aux dictionnaires de chez-nous, le français n'étant plus désormais l'apanage de l'Hexagone. Mais si vous avez eu l'heureuse idée de demander conseil à votre libraire en lui expliquant l'usage que vous ferez de votre dictionnaire, je parie que vous n'êtes pas ressorti les mains vides.

Parmi les classiques, le *Petit Robert* conserve toujours la cote d'amour. Dictionnaire analogique, riche d'exemples et de citations, cet ouvrage est essentiel à l'étudiant, tant du collégial que de l'université, comme au professeur et au professionnel. L'inconvénient, c'est qu'il faut alors se procurer deux dictionnaires : celui de la langue et celui des noms propres... à moins d'opter pour le *Micro-Robert plus*, de présentation plus attrayante, idéal pour l'apprentissage de la langue et les cours de français. Dans l'un comme dans l'autre, vous trouverez un tableau d'Histoire mondiale et un splendide atlas. Il existe aussi une édition de poche du *Micro-Robert plus*, qui compte 35 000 entrées, et dans laquelle ne figurent toutefois pas les noms propres.

Avec plus de 83 000 entrées, le *Petit Larousse illustré* reste le plus populaire. Dictionnaire encyclopédique abondamment illustré — on peut même s'en procurer une édition couleur — le *Petit Larousse* donne moins d'exemples que le *Petit Robert*, mais offre sous une même couverture un dictionnaire de la langue et un dictionnaire des noms propres. Les libraires le conseillent surtout pour la maison et les travaux d'écoliers. Complètement refondue, l'édition de 1989 compte 6 000 articles de plus, davantage d'exemples, des annexes améliorées, des étymologies revues et augmentées. Malheureusement, le caractère de typologie employé, très léger et très petit, rend difficile la lecture.

Plus richement illustré, mais moins prisé malgré son prix populaire, le *Dictionnaire de notre temps* (Hachette, édition 1989) présente d'une seule venue mots de la langue et noms propres, ce qui — avance l'éditeur — offre l'avantage de ne pas séparer « Marivaux » de « marivaudage », « Mao » de « maïsisme »!

Sans doute en grande partie grâce au battage publicitaire qui a entouré son lancement et à son généreux relevé d'expressions et de mots typiquement québécois, le *Dictionnaire*



PHOTO CHANTAL KEYSER

À l'avalanche habituelle des rééditions de dictionnaires classiques, la rentrée ajoute cette année une première moisson de dictionnaires adaptés ou rédigés entièrement par des lexicologues québécois.

du français plus fait un malheur en librairie. On y trouve 62 000 entrées, 1 000 développements encyclopédiques, des québécoïsmes, des acadianismes, les noms latins des plantes et des animaux avec renvoi à leur nom populaire. Les auteurs ont puisé, entre autres, aux dictionnaires Ha-

chette et au Trésor de la langue française au Québec, oeuvre de chercheurs de l'université Laval. Il n'est toutefois pas toujours aussi explicite que le souhaiteraient certains terminologues quand vient le moment de préciser, par exemple, l'origine des mots.

L'histoire ne peut être refaite

SUR LES TRACES DE L'EMPEREUR

Roberto Pazzi
traduit de l'italien
par Sonia Schoonejans
Paris, Grasset, 1988, 249 pages

JACQUES CROUSSET

L'ACTION se déroule pendant l'hiver 1917, en Sibérie. Le tsar Nicolas II, entouré de sa famille, est prisonnier des Rouges à Tobolsk, tandis que son plus fidèle régiment, le régiment Preobrajensky, sous la conduite du prince Ypsilanti, une sorte d'illuminé que le sentiment de l'histoire visite de temps à autre, se met en route pour le libérer.

Assistera-t-on à une véritable libération? Tant s'en faut. Les routes de l'Oural sont très longues, jalonnées de difficultés, au surplus le moral des troupes baisse à vue d'oeil, la révolte même gronde et, pis que tout, les cartes géographiques, pour cette région désolée du monde, sont imprécises sinon muettes. On tourne donc en rond, on se perd, avec le résultat que des hommes meurent, gelés ou torturés par la faim. Mais le prince Ypsilanti, vieil officier qui en a vu d'autres, ne se laisse pas abattre, d'ailleurs un seul but le mène : tuer l'empereur des griffes de la faucille rouge. Pour cela, il est prêt à tous les sacrifices, même à scinder le régiment en deux. Ce qui arrivera inévitablement : une moitié (les révoités) suivra Kaigiar dans la taïga, cependant que l'autre, restée fidèle au prince, marchera — c'est le cas de le dire — sur Tobolsk.

Le tsar, de son côté, réfléchit sur ce que fut sa vie à la tête du plus vaste état de la terre. Il est environné de gardiens qui le heurtent, le brusquent, mais ces brimades, ces empiètements sur son ancien pouvoir, ne l'empêchent nullement de jeter des coups de sonde dans son passé. Il se remémore donc sa condition de tsarévitch (« l'homme le plus esclave de l'empire »), son père et surtout, surtout, Raspoutine, ce moine thaumaturge qu'il haïssait de tout son coeur mais qui n'en fascinait

pas moins sa femme, l'impératrice Maria Federovna. Celle-ci, c'est clair, n'accepte pas son destin, elle en vient même à mépriser son mari, qu'elle voit, au jour le jour, se défigurer de toute l'idée de révolte. À côté d'elle, le petit Alexis, l'aspirant empereur qui ne le sera jamais. C'est un enfant rendu hypersensible par la maladie (il est héophile, rappelés-nous) et qui, comme son père, voit tout venir.

Sur les traces de l'empereur, oeuvre construite sur le monde de l'alternance (un chapitre sur l'empereur et sa famille, un chapitre sur le régiment, et ainsi de suite), fait penser, par sa volonté de refaire une histoire qui de toute façon ne pourra être jamais refaite, par ses petites incursions dans le domaine de la féerie (exemple : Nicolas II, un moment, parle aux rossignols), par son écriture ample où l'on ne lésine pas sur les larges, fait penser, dis-je, à un bon vieux roman latino-américain. Le ton est le même, idem l'écriture qui cherche, à tout prix dirait-on, à nous emporter dans ses ourlets dramatisés. Mais voilà, n'est-il pas trop tard pour ce genre de reconstruction? Ne nous a-t-on pas cent fois fait la preuve qu'il est impossible de briser, si artistiquement que cela soit fait, le voile de la fatalité?

LA SANTÉ DENTAIRE
Pour la vie

VOUS POUVEZ CONSERVER UNE BONNE SANTÉ DENTAIRE TOUTE VOTRE VIE

PRENEZEN L'ENGAGEMENT SOLENNEL
Pour la vie

hymnes l'amour

POÈMES ÉROTIQUES

T'a plaisir doux et haletante

M'envoie ses mains dans les cheveux

955

Distribution: DIFFUSION LOUGAROU inc. (514) 326-1431

En vente chez votre libraire

Datagil

INFORMATIQUE INC.

Gestlivre ...Point de vente

(5 1 4) 3 4 7 - 8 0 4 1

achats ventes

manuels scolaires d'occasion

Librairie Guérin

4440, Saint-Denis • Montréal, Qué
H 2 J 2 L 1 • 843-6241

Des cartes postales, des ongles rouges et une criminelle par amour

LES LÈVRES NUES
Roman de France Huser
Paris, 1988, Le Seuil
188 pages

LE FEUILLETON

LISSETTE MORIN

« J'AI donc aimé un voyou, un très petit voyou qui n'aurait même pas eu le courage d'aller jusqu'au bout. (...) Un petit voyou qui rate ses coups et pour qui je me retrouve aujourd'hui en prison ».

Si l'auteur de *Les lèvres nues* suivait la mode, imitant les procédés littéraires de la saison, chez ses collègues romanciers, elle eût démarré sur les chapeaux de roues, avec cette amorce raccrocheuse, au lieu d'en faire le constat de situation de sa triste héroïne, à la page 185.

France Huser a raté de peu, en 1986, le Femina, ou l'Interallié, ou le Renaudot, je ne sais plus... Avec *La*



FRANCE HUSER

Chambre ouverte, un roman intimiste, d'une grande qualité, où l'érotisme au féminin se disputait à l'analyse froidement objective d'un

amant-écrivain, qui n'était qu'un raté intégral.

Arrêtée sur les lieux d'un crime — l'assassinat d'une caissière dans un

magasin de lingerie féminine — Laura Alpiani attend en prison l'heure du jugement. Elle est défendue par un avocat qui semble, se dit-elle, avoir « mêlé mon dossier à celui d'une autre cliente ». L'accusée se reconnaît mieux dans les propos de l'avocat général, qui la décrit néanmoins sans complaisance au tribunal : « C'est une secrétaire travailleuse. On lui fait même confiance. Si l'on remonte un peu plus loin, on lui découvre un passé suspect, monstrueux : à 18 ans, sitôt sa majorité atteinte, elle travaille dans un peep-show, s'offrant nue aux regards ».

Mais ce n'est pas l'histoire d'une strip-teaseuse, mêlée à un fait divers sanglant, que raconte *Les lèvres nues*. Cette Laura veut, de toutes ses forces, échapper à son univers mesquin, quitter sa mère besogneuse et désargentée, oublier une enfance triste, la cuisine au papier jaune, constellé de taches d'huile de frites. « L'effort de toute ma vie, je le compris très tôt, avoue Laura, serait de traverser cette pellicule légère »... Une pellicule glacée qui recouvre, en les protégeant, les cartes postales

qui sont l'ornement des murs de la cuisine. Avant de devenir les rouages de la machine à réver. « Comment déterminer l'instant exact où j'entraîrais d'ordinaire dans la carte postale ? L'air était brusquement plus léger, les ombres, les secrets avaient disparu : le rideau transparent et glacé qui recouvrait le paysage avait bien été franchi. (...) Quand je serai riche, me disais-je, je sauterai dans chaque carte postale, rassemblant ces bonheurs éparpillés sur les murs de notre cuisine ».

Il arrive qu'oubliée, certain jour, dans la chambre d'hôtel d'une plage de vacances, Laura devient voyeuse. Par désespoir. C'est de l'homme de la chambre voisine, dont les ébats amoureux avec une autre femme, aux ongles rouges, lui sont révélés par le trou de la serrure, qu'elle deviendra l'esclave consentante. Jusqu'au crime inclusivement.

France Huser, qui sait regarder avec attention, et bien autre chose que les chromos des cartes postales (n'est-elle pas l'excellente critique d'art du *Nouvel Observateur* ?) s'attache au destin de cette malheureuse petite fille. Qui mêle le romantisme de bazar des paysages de cartes postales à l'aventure périlleuse où l'entraîne ce cambrioleur, qui n'est même pas « gentleman ». Elle le suit, d'abord passivement, puis devient sa complice, on n'ose dire par amour.

Le roman prend sa vraie dimension dans la cellule où, en attente du

verdict, Laura se souvient de tout, et d'abord que « le rire de Gilles était là, derrière ses lèvres nues. Nous avons fait l'amour et le rire survint ainsi, la première fois. Il parlait de choses inconnues, de plaisirs autres que ceux que nous partageons. Gilles ne savait-il pas que l'amour est grave ? »

Avec ce Gilles, Laura apprendra « que le plaisir est égal de porter un collier ou d'en briser le fil et d'entendre le bruit frais des pierres coulant sur le carrelage ». Loin de lui, elle le jugera cependant et, contemplant — encore une fois — la carte postale de leur seule véritable évasion, en Sicile où elle avait voulu retrouver le village de son père, elle projette de dénoncer son amant en donnant au juge « la carte postale qui représente l'Etna »...

Toujours éprise de l'homme qui l'a trahie, elle renonce à le livrer. Pour lui, elle avait déjà tout abandonné, jusqu'au plaisir du maquillage. « J'ai erré derrière tous les masques, jusqu'à ce que mes lèvres nues s'entrouvent pour te parler ». Laura déchirera la carte de l'Etna et attendra le jugement de « ces hommes noirs, de ce président caché sous l'hermine et la pourpre ».

Un roman d'une écriture classique. Qui raconte, avec une sévérité implacable, la triste histoire d'une petite fille qui avait trop, et trop longtemps, admiré les cartes postales, et qui rêvait de se glisser dans leurs paysages trompeurs.

Heure bleue et ballets roses

CONTES À FAIRE ROUGIR LES PETITS CHAPERONS
Jean-Pierre Enard
Paris, Ramsay, 1987, 190 pages

GUY FERLAND

IL ÉTAIT une fois trois petites cochonnes, un gros méchant loup homosexuel et masochiste, un petit Poucet gâté par la nature, une Blanche-Neige nymphomane, un Pinocchio dont le nez ne s'allonge plus aux dépens d'un autre organe, une mère Michel qui a perdu sa chatte et un père Lustucru qui a perdu son... etc. L'auteur du *Dernier dimanche de Sartre* n'y va pas par quatre chemins. Droit au but, il dit ce que tout

le monde pense tout bas... Les contes, c'est pas fait pour les enfants.

Alice a grandi. Elle est maintenant devenue une belle adolescente intéressée par le pays des merveilles. Mais elle ne trouve plus le chaud lapin ni le trou... Jean-Pierre Enard campe ainsi son personnage. Alice est la petite sœur de son amie, Carole évidemment. Elle est troublée par tout ce qui touche au sexe. « Qu'on me le présente, ce philosophe qui prétend que la vie est un choix ! J'aurais deux, trois remarques à lui faire. Comment s'en serait-il sorti, lui, avec une gamine à demi-nue sur les genoux, en train de se branler doucement, en attendant qu'on lui raconte des histoires cochonnes ? »

C'est la situation de départ. Tout l'ouvrage consiste à compléter l'éducation d'Alice par des contes pornographiques et à reculer le plus possible sa défloration avec l'assentiment de tout le monde (surtout du voisin, photographe voyeur, et de la bonne nymphomane).

Pervertir les contes est chose facile. La psychanalyse a découvert depuis longtemps tout l'inconscient contenu dans les récits pour enfants. Jean-Pierre Enard se sert de tous ces acquis et complète le tableau avec des scènes sadiennes pas piquées des vers. Toute l'histoire se déroule au second niveau, en clin d'oeil et en impertinence. Mais on se demande où l'auteur veut en venir...

« La théorie est la jouissance des impuissants », est-il dit quelque part. Oui, peut-être. Est-ce à dire que la pornographie est la jouissance des puissants ? Ça ne paraît pas évident.

Le roman se termine en cul-de-sac (excusez l'expression), lorsque tous les protagonistes se tiennent bout-à-bout en cercle dans une jouissance commune. L'excitation estompée, l'unité retrouvée, le principe de mort prend le dessus. Et, après une pause, on recommence. C'est la structure classique de tous les récits dits « pornographiques » insistant jusqu'à la délivrance finale. Rien de nouveau ou de subversif dans tout cela. Sauf, peut-être, en ce que ces *Contes à faire rougir*... mêlent adroitement les figures légendaires de l'enfance à des jeux interdits. Signalons, en terminant, que la revue trimestrielle *Roman* publiait, l'automne passé, un numéro spécial en hommage à la mémoire de Jean-Pierre Enard, mort l'an dernier.

L'être ou ne pas l'être

TOUT JUIF OR NOT TOUT JUIF
Lionel Chouchon
Paris, Albin Michel, 1987, 294 pages

GILBERT TARRAB

VOICI un livre corrosif. Subversif. Acidulé. Méchant. Et qu'on lit d'une traite, à tel point qu'il vous prend aux tripes.

Claude Varal a 46 ans, il est typiquement Français. L'oeil bleu et le cheveu blond. Il a une bonne « job » dans une boîte d'informatique, où il excelle. Juif de naissance... mais il ne s'en était vraiment jamais rendu compte, puisque non-pratiquant et non-croyant. Marié à une catholique, non-pratiquante non plus. Un fils de

20 ans, élevé dans l'agnosticisme le plus total. Tout semble aller donc pour le mieux dans le meilleur des mondes. Jusqu'au jour où quelqu'un, au bureau, comme ça, un matin, fait une remarque désobligeante sur le grand patron, qui se trouve être un Juif lui aussi. Et tout le processus se déclenche. Nous assistons, amusés d'abord, puis intrigués et enfin terrifiés, à la prise de conscience de la judaïcité en quelque sorte forcée de Claude Varal. Petit à petit, il se rabbinise, se « hassidise » (du terme : *hassidiques*, ces Juifs ultra-orthodoxes portant papillottes, redingote et large chapeau noir) à l'extrême, refuse tout emploi que sa femme, Claire, s'acharne à lui trouver. Il devient même paranoïaque, s'imaginant qu'Interpol lui court après pour on ne sait quel délit il aurait commis. En fait, il a un but, un seul : retrouver coûte que coûte un livre, le livre qu'un arrière-grand-père aurait micrographié à une époque lointaine et qu'on aurait dérobé à sa famille. Jules Sofer, l'arrière-grand-père en question, a en effet été l'un des plus grands micrographes, à la cour du tsar Nicolas II. Il avait ainsi micrographié les portraits du pape Léon XIII, du président français Carnot, la tour Eiffel, entre autres, et avait reçu multitude de lettres de félicita-

tions de personnalités célèbres, comme Émile Zola, Jules Ferry, Gustave Eiffel lui-même, Rothschild, etc. Ce livre à reliure verte (l'ouvrage aurait d'ailleurs pu s'intituler : « À la recherche du Livre ») fut donc dérobé de la demeure de sa mère, et l'histoire nous décrit dans le menu détail les pérégrinations de Varal pour le retrouver. Sa recherche le mènera finalement en Israël, où un mécréant l'avait vendu au Musée de Tel-Aviv. C'est d'ailleurs là qu'il tombera éperdument amoureux de Sarah, une belle « Sabra » (née en Israël), une magnifique blonde à l'oeil tout bleu...

Mêlant l'humour acide, le portrait de moeurs et le document, Lionel Chouchon a écrit ici un livre qui est bien plus qu'un roman : une étude sociologique. Je ne peux m'empêcher, pour terminer, de citer le portrait qu'il fait de Serge Gainsbourg : « Gainsbourg, je vais vous dire ce que c'est : une bombe à neutrons. Une apocalypse à pattes, lâchée en permanence en pleine poire de tous les ringards gaulois. De tous les revanchards hexagonaux. De tous les anciens combattants bouffis de regrets, de goutte et de décorations. C'est un essai de guêpes dans la culotte de tous les antisémites de la planète » (p. 126).

estuaire
automne 1988 / no 50
poésie
UN AUTRE N° QUI FERA SA MARQUE

Une anthologie à ne pas manquer
50 poètes

6,00 \$ l'exemplaire
Abonnement 4 nos (1 an) 18 \$
Abonnement 8 nos (2 ans) 34 \$
Abonnement 12 nos (3 ans) 40 \$

Envoyez votre chèque ou mandat poste à

estuaire
C.P. 337, Succ. Outremont,
Montréal, H2V 4N1

NOM

ADRESSE

CODE

Veuillez m'abonner à partir du numéro

Faut LE DEVOIR pour le croire!

RIAC Revue internationale d'action communautaire
International Review of Community Development

numéros parus

- 11. La prévention, entre le contrôle et l'autogestion, 1984
- 12. Le mouvement pour le désarmement et la paix, 1984
- 13. Les ambiguïtés du pouvoir local, 1985
- 14. Migrants: trajets et trajectoires, 1985
- 15. Savoirs en crise, 1986
- 16. La pauvreté: raison d'État, affaire de cœur, 1986
- 17. Survivances et modèles de développement, 1987
- 18. Famille/familles, 1987
- 19. Repenser les solidarités étatiques, 1988

numéros à paraître

- 20. Le social éclaté, 1988
- 21. Sociétés pluri-culturelles, 1989
- 22. Le développement local, 1989
- 23. Vieillesse / Mort, 1990

Bulletin d'abonnement et de commande

Abonnement : un an, deux numéros

- Institutions : 24 \$
- Individus : 16 \$
- Étudiant(e)s (avec preuve) : 12 \$
- Prix pour un numéro : 10 \$

Abonnement à partir du numéro :

Veuillez m'expédier les numéros :

Ci-joint un chèque pour la somme de \$

Nom :

Adresse :

— Faire le chèque à l'ordre de RIAC
— Envoyer le bon de commande et le chèque à RIAC, Ecole de service social
Université de Montréal, C.P. 6128, Succ. A, Montréal, Québec, Canada H3C 3J7
Tel. : (514) 343-7222

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Aujourd'hui 24 septembre de 14h à 16h

Christian Mistral
VAMP
QUEBEC / AMÉRIQUE

Vendredi 14 octobre de 17h à 19h

Dominique Blondeau
FEMMES DE SOLEIL
VLB éditeur

Samedi 15 octobre de 14h à 16h

Monique Laederach
Poëtesse et romancière
Neuchâteloise

Jeu 20 octobre de 17h à 19h

Marcel Godin
LES ANGES
ROBERT LAFFONT

Samedi 22 octobre de 14h à 16h

«FEMMES ET PSYCHANALYSES»
Comité de rédaction et collaboratrices de la revue *Arcade*

samedi 5 novembre de 14h à 16h

Marie-Eva de Villers
MULTI DICTIONNAIRE
QUEBEC / AMÉRIQUE

Venez regarder avec nous
APOSTROPHES
le dimanche à 15h

de 9 à 9
363 jours cette année

1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

GUÉRIN LITTÉRATURE

Parutions automne 88

COLLECTION POÉSIE
Désilets, Guy — La Grâce du Regard

THÉÂTRE ET CINÉMA
Ricard, André — La déversoir des larmes
Andrés, Bernard — La Doublure
Ferland, Léon-Gérald — L'Hôtel des Deux Mondes

ROMANS, NOUVELLES ET CONTES
Vac, Bertrand — Bizarres
Collectif — Almanach gaspésien
Bujold, Réal-Gabriel — Les élucubrations romantiques d'un jardinier

COLLECTION CARREFOUR
Neufeld, Jacques — Le seuil de l'abîme
Témoignage d'un résistant juif en France (1940-1945)

COLLECTION FRANCOPHONIE
Mercier A./R. Hamel — L'Habitation Saint-Ibars
Césaire, Aimé — Le cahier d'un retour au pays natal (réédition québécoise)
Collectif — Colloque Jack Kérouac

LITTÉRATURE JEUNESSE
Pascal, Jani — Contes à raconter et à écouter

COLLECTION BIOGRAPHIE
Robidoux, Léon — Le Vieux Prince
Histoire des cageux (Réédition)

ASTROLOGIE ET MÉDECINE
Hirsig, Huguette — Vos aptitudes professionnelles révélées par l'astrologie
Assiniwi, Bernard — La médecine des Indiens d'Amérique

COLLECTION HISTORIQUE
Ed Broadbent — Le temps d'agir
Entrevues avec Jacques Rivart
Graftey, Heward — Les enseignements de la vie politique (traduction: Françoise Laurent)
Humphrey, John — La grande aventure
Les Nations-Unies et les droits de l'homme (traduction: Éthel Groffier)

TRADUCTION
Strieber, Withley — Communion
Searls, H. — Les dents de la mer: La revanche (traduction: Françoise Laurent)

HORS COLLECTION
Cardinal Paul-Émile Léger — Donnons aux plus pauvres (titre provisoire)
Dulière, André — Les secrets de la langue française
Sous la direction de Louise Myette — L'agenda littéraire du Québec

D'autres titres de la collection *Romans, nouvelles et contes* seront annoncés dans quelques semaines, après l'attribution du *Prix des Allophones* sera connu avant la mi-octobre.

Distributeur exclusif: Québec Livres

Notre littérature n'a plus de secrets pour Réginald Hamel

Jean **ETHIÉRIE-BLAIS**
▲ Les carnets

On n'est pas plus savant, dans le domaine littéraire, ni n'écrit-on avec plus de verve que M. Réginald Hamel. Malheureusement, il écrit trop peu. Alors que d'autres, la plume à la main (bien que ce mode d'écriture soit de plus en plus rare) ou les yeux rivés sur le tableau de bord de quelque machine électronique, alignent les phrases à tire-larigot, M. Réginald Hamel, lui, se contente d'enseigner, de conseiller les écrivains, de vivre. On peut le rencontrer parfois, rue Sainte-Catherine, en compagnie de l'éditeur Yves Dubé, rentrant de déjeuner, ou y allant, devisant l'un et l'autre des choses sévères de la littérature, l'air rieur, contents des livres qui paraissent, pleins de projets, et riches d'imagination. Nous sommes loin de l'image de chevaliers à la triste figure qui est celle de tant et tant de nos contemporains. Parlez un quart d'heure avec ces deux messieurs et vous avez envie de retourner à votre table de travail, d'y entreprendre un autre épisode de roman ou d'écrire une page de journal, à eux consacrée. Ils ont la personnalité tonique.

Cependant, M. Réginald Hamel, l'un des initiateurs de

l'étude approfondie de la littérature québécoise, est surtout connu pour ses travaux de bibliographe. Il met tout en fiches et aurait fait un excellent chef de police, sachant tout, n'oubliant rien, souriant et silencieux. C'est dire que notre littérature n'a pas de secrets pour lui et qu'il ne se perd jamais dans les détours et les recoins de ce sériel. Il est l'homme des faits, des dates, de cette réalité que la critique officielle, férue de « grandes pensées » permet de faire rapidement son chemin dans la jungle universitaire et vous assurent la notoriété auprès des demi-ignorants. En revanche, ces mêmes « grandes pensées » ont la mauvaise habitude de changer d'une génération à l'autre. Les « grands penseurs » d'aujourd'hui sont les oubliés de demain. Il suffit de voir le sourire contraint qui se dessine sur certains visages lorsqu'on prononce le nom de Kristeva. Elle qui a fait les beaux jours d'innombrables professeurs à court d'idées simples et justes et à qui répugnaient la corvée de lire les ouvrages qui faisaient la matière (en principe) de leurs cours ! Quelle sera la prochaine étoile dans le ciel du charabia ? Astronomie à suivre. M. Réginald Hamel ne porte pas le bonnet pointu de nos « savantasses ». Il ne risque pas de tomber dans un puits. Il suit la carrière et l'épanouissement de l'oeuvre d'un écrivain, à la trace, comme un limier. Sa curiosité n'a pas de limites. Le dictionnaire littéraire qui porte son nom, et sa griffe (ainsi que les noms de MM. Wyczynski et Hare) est un modèle du genre. Il est devenu un instrument de travail indispensable. La vie est faite de situations et de dates. Derrière la souris et les amabilités de M. Réginald Hamel, il y a cet esprit qui engrange les menus détails, qui en fait son suc, qui retient et analyse. Ses *Mémoires*, s'il en écrit, seront une chose sérieuse, un document qui révélera, de nos contemporains, la réalité toute crue, comme ces toiles de Pascal qui dépeignent l'état d'un boucher et la matière même de l'art de la table.

M. Réginald Hamel a l'esprit universel. (Je ne cesse pas de faire son éloge; mais c'est qu'on l'oublie un peu, dans le tourbillon de nos auteurs de chefs-d'oeuvre.) Est-il polyglotte ? Je n'en serais pas autrement surpris. Latin et grec, sûrement. À quoi, dans le domaine littéraire, ne

s'intéresse-t-il pas ? Voici qu'on le découvre spécialiste d'Alexandre Dumas, l'inventeur d'Athos, de Porthos et d'Armais, sans parler de d'Artagnan et grand-père de Marguerite Gauthier. Alexandre Dumas, que dis-je ? Ponson du Terrail et Eugène Sue figurent aussi au menu. L'autre jour, je vois *Le Juif errant* en librairie. J'ai eu envie de l'acheter, de le mettre de côté pour mes vieux jours. Et puis, non, on ne peut tout lire. Voilà une réaction qui déplairait souverainement au lecteur omnivore (un autre compliment) qu'est M. Réginald Hamel. Il veut remettre à la mode ces grands écrivains d'imagination pure et de style quelconque. Il a raison pour l'imagination. Alexandre Dumas, c'est autre chose et M. Réginald Hamel lui consacre un sympathique petit livre qu'il intitule, avec un peu de générosité, *Dumas insolite* (Guérin littérature 1988). Comme l'était Dumas lui-même, c'est un livre coup-de-vent. Une biographie alerte, une série de photographies, d'instantanés, des pages à la fois écrites et parlées, qui ressortissent au genre de l'émission de radio. À la suite de l'auteur et en parfaite communion d'esprit, le lecteur plonge dans la vie de l'illustre romancier, du non moins célèbre amant et remonte à la surface, un peu éberlué, la tête farcie d'événements et de vues d'ensemble. Dumas reste farouchement énigmatique, comme tous les hommes qui se racontent avec abondance et qui n'utilisent la parole que pour masquer leur pensée. J'ai, un jour, entrepris de lire ses *Mémoires* qui devaient, selon l'évangile Gallimard, servir à l'histoire du temps présent. Je me suis arrêté à l'épisode de l'enlèvement, à Naples, d'une rivale de l'impératrice Elisabeth de Russie. Les romantiques n'ont pas compris que le tragique, à trop forte dose, effraie comme un spectre. Dumas, de toute évidence, aimait effrayer ses lecteurs, et peut-être, surtout, se faire peur à lui-même. Il est resté un enfant, grand, mais enfant. M. Réginald Hamel l'accompagne avec ardeur dans son trek insolite. La partie qui m'a inspiré la même passion qu'à M. Réginald Hamel, c'est l'histoire de Dumas avant sa naissance; ses ancêtres, ses imbroglios de mulâtresses et de blanches, ses chassés-croisés d'hommes et de femmes à la recherche de l'amour et qui font des bâtards que les parents légitimes ou qui se légitiment eux-mêmes avec outrecuidance. L'un

des ancêtres immédiats vend même ses fils comme esclaves. Tout est mystère et aventures dans ses antécédents rocambolesques. Les inventions de Dumas sont peu de choses à côté de sa propre vie et de celle de sa famille. Le sang noir circule dans ses veines, comme dans celles de Pouchkine et, plus près de nous, dans celles de Nabokov. Peut-être ce sang mêlé coule-t-il plus vite. Très tôt, Alexandre Dumas se voue à la littérature. Et d'abord, sous l'égide du fils de Ribbing, à qui Mme de Staël a écrit d'admirables lettres d'amour. Il devient auteur dramatique, le plus sûr moyen à l'époque de faire rapidement fortune, l'équivalent des romans-savons de nos jours télévisuels. Que restera-t-il de nos interminables bavardages à épisodes ? Chose certaine, du théâtre de Dumas, nous avons consacré peu de répliques, sinon une d'*Antony*. Elle me résistait, je l'ai assassinée. Est-ce bien de lui ? Cette affirmation péremptoire plonge les auditeurs bourgeois de l'époque romantique dans la stupeur.

Alexandre Dumas joue toujours le tout pour le tout. Il est bonapartiste, républicain, légitimiste, garibaldien. Il écoute son coeur, en politique, non sa raison. On sympathise avec lui, dans la mesure où, l'âge aidant, on apprend qu'en politique, la raison est la dernière servie. Notre dramaturge est aussi un folliculaire. Il voyage beaucoup, il écrit partout où il se trouve. Qui lira jamais ses récits de voyage ? On est essouffé rien que d'y penser. Reconnaissions-le, même si M. Réginald Hamel réduit son rôle à la portion congrue; Alexandre Dumas devient le grand Dumas que nous connaissons lorsqu'il fait la rencontre d'Auguste Maquet, le dieu tutélaire des nègres, de ceux qui écrivent les livres des autres. Je veux bien croire que Dumas ajoutait son panache à la prose de Maquet. Ce panache lui assure l'immortalité. Dans l'ombre, Maquet, jour et nuit, traçait le sillon, plantait, hersait, redonnait vie à la trame du récit. Bien sûr, Dumas, de son lumineux génie, faisait éclater le texte. En réalité, l'oeuvre aurait pu être signée Dumaquet.

On lira Dumas aussi longtemps qu'il y aura des jeunes gens et des vieillards sur la planète. Interdit aux jeunes-vieux et aux rassis, car, dans cette oeuvre, M. Réginald Hamel nous l'assure, il y a du feu.

Un regard lucide sur la guerre des Canadiens

THE WAY WE WERE
Ken Bell
University of Toronto Press, 1988,
260 pages

PAUL-ANDRÉ COMEAU

EN SEPTEMBRE prochain, on commémorera le cinquantième anniversaire du début de la Seconde Guerre mondiale. Dans cette perspective, l'album de photos du journaliste Ken Bell s'inscrit comme le coup d'envoi d'une rétrospective inévitable, mais importante. *The Way We Were*, c'est en fait un regard lucide sur la participation des troupes canadiennes à cette « guerre qui ne devait jamais avoir lieu ». En ce sens, c'est peut-être un ouvrage fondamental pour ceux qui ont une vague idée de ce que la guerre a pu représenter pour des centaines de milliers d'hommes et de femmes d'ici.

Avec une patience, nourrie par le souvenir de sa propre participation à plusieurs des grands engagements de l'armée canadienne, Ken Bell a consacré pas moins de vingt ans à recueillir le matériel photographique

de cet album. On y retrouve les photos classiques de ces épisodes tragiques, de Dieppe à Walcheren, en passant par la Sicile et la Normandie, où tant de Canadiens ont laissé leur vie. On y découvre surtout des documents inédits glanés dans les archives des différentes armées, y compris celle de l'Allemagne d'après-guerre, présentés, d'une certaine façon, le point de vue de l'ennemi, ce qu'il captait des mêmes événements, ce qu'il en transmettait à Berlin.

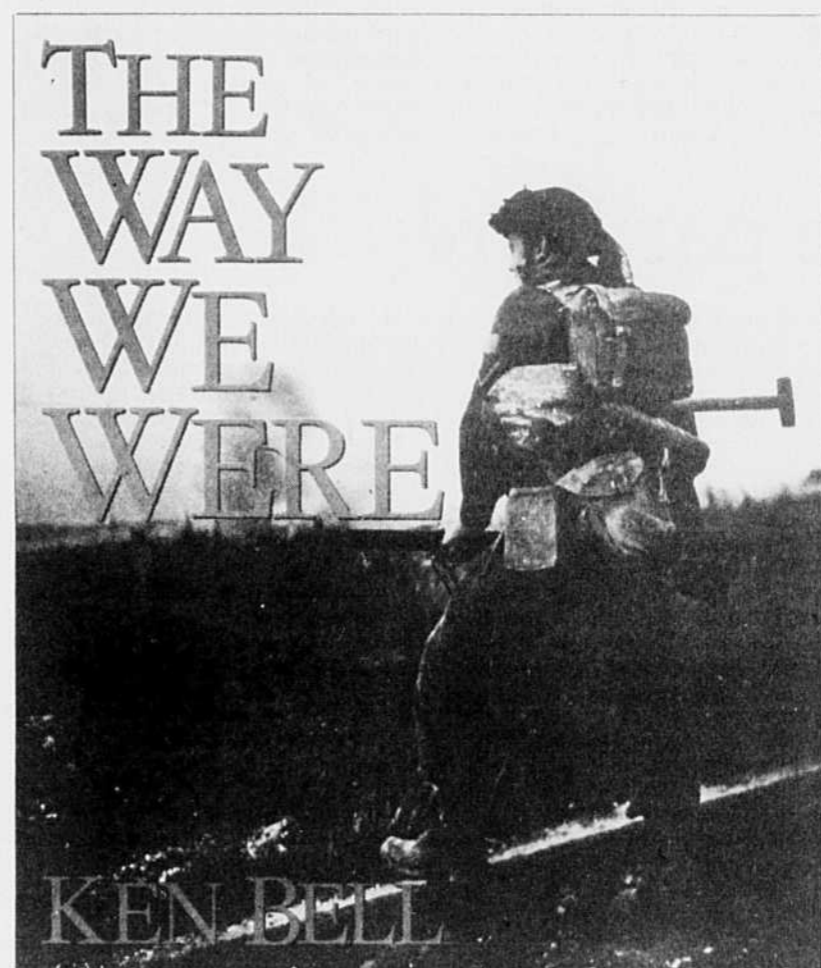
L'auteur a eu la bonne idée de revisiter bon nombre de ces lieux où la guerre s'est écrite dans le sang, la désolation et la destruction. Les images de sérénité et de prospérité qu'il présente obligent une fois de plus à s'émerveiller de la capacité de l'homme à rebondir. Ces images de la paix retrouvée incitent à réfléchir sur l'absurdité de la guerre.

L'ouvrage respecte la chronologie des événements, depuis le raid suicide de Dieppe jusqu'à la poussée des troupes canadiennes dans une Allemagne à demi-détruite. Chaque étape majeure de cette « guerre canadienne » est accompagnée d'une

introduction qui permet de situer le sens de ces combats et leur insertion dans la stratégie globale déployée par les alliés. Ces rappels historiques n'exigent pas une connaissance approfondie de l'histoire de la seconde guerre. Il n'y a dans cet album aucune révélation, aucune découverte : le document se contente d'illustrer et de rappeler ce que furent ces années d'horreur.

Au long de ces engagements, on voit peu à peu prendre forme « l'armée canadienne ». De simples bataillons intégrés dans des régiments britanniques, l'état-major canadien réussit peu à peu à établir son autorité sur l'ensemble des troupes dépêchées par le Canada pour composer la grande armada de l'invasion de la Sicile, puis de l'Europe continentale. Peu à peu, des éléments de l'armée polonaise, puis des soldats belges prennent place aux côtés des militaires canadiens. C'est évidemment à la faveur de leur progression des plages de Normandie jusqu'à la frontière hollandaise que se concrétise cette canadianisation. Aussi ne doit-on pas se surprendre aujourd'hui de constater que les Hollandais n'ont aucune difficulté à identifier les différents régiments canadiens de la seconde guerre: c'est là que l'armée canadienne s'est déployée tout entière au moment où prenait fin l'apocalypse. Cette constatation s'est vérifiée encore une fois lors des cérémonies qui, à l'été 1985, ont marqué le cinquantième anniversaire de la fin des hostilités en Europe.

L'auteur évoque à peine les tensions politiques, les crises au sein du gouvernement qui ont accompagné au pays les exploits et les drames des soldats, volontaires ou conscrits.



Cette dimension est relativement bien connue. Nul doute que d'autres auteurs se pencheraient, au cours des mois à venir, sur les dimensions internes de l'effort de guerre au Canada pour y englober la présence d'Européens soit à titre d'élèves-pilotes ou encore... de prisonniers de guerre.

Bref, un ouvrage utile qui permet de saisir rapidement cinq ans de guerre sous le drapeau canadien, ou de ce qui en tenait encore lieu à cette époque.

◆ Inédit

cheveux qui lui restaient se dresser sur sa tête. Elle poursuivait avec dédain :

— Tes lunettes, t'sais, on dirait des fonds de bouteille de Coke. J'aime pas ça. T'as l'air d'un gros ouaouaron.

— Un gros ouaouaron sale, je suppose.

— Et ta barbe !

— Qu'est-ce qu'elle a, ma barbe ?

— Ouache qu'elle est laide !

— Tu pourrais peut-être me dire ce qui te déplait pas trop chez moi. J'ai l'impression que ça irait plus vite.

Visiblement surprise de sa capacité d'encasser, elle lui accorda un répit. Le temps de dénicher d'autres méchancetés dans son sac à malices.

René, lui, tira de son sac à poignées les colis enveloppés de papier de fantaisie qu'il traînait depuis le matin. La vendeuse avait rouspété un peu avant de consentir à ressortir son emballage des fêles.

— Même si t'es pas ce qu'il y a de plus aimable avec moi, Caroline, j'ai le goût de l'offrir ce petit cadeau.

Il aurait pu ajouter que le CSSMM n'accepterait jamais de lui rembourser cette dépense peu orthodoxe. De toute manière, il avait sûrement égaré la facture, comme d'habitude. Caroline était partagée entre la méfiance et la curiosité. Elle accepta de tâter le paquet.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ouvrez, tu verras bien.

Elle déchiqueta le papier et découvrit l'oursin en peluche tout blanc, paré d'une écharpe rouge.

— Un nounours ? s'exclama-t-elle, interloquée. Mais j'en ai déjà un !

— J'ai remarqué qu'il était pas mal abimé.

— Ça fait rien, je le garde quand même ! Je l'ai depuis que je suis toute petite.

Et elle rejeta son nouveau jouet au pied du lit au profit de l'ancien, qu'elle serra farouchement dans ses bras.

René se mordit les lèvres pour avoir insinué qu'elle aurait pu vouloir s'en débarrasser comme d'une vieille chaussette trouée. Heureusement qu'il n'était pas au bout de ses munitions.

— Tu peux très bien garder les deux, Caroline; ils feront la paire. Et, au cas où tu voudrais rafistoler un peu ton vieux nounours, j'ai apporté des tas d'yeux de rechange.

Il tira de son sac le pot de verre rempli d'une multitude de boutons de dimensions et de couleurs variées; il le fit tinter à la manière d'une *maraca*.

— Regarde, il y en a au moins deux de chaque sorte, on trouvera bien une paire qui lui convient.

Caroline ne trouva rien à redire; l'initiative et l'ingéniosité du barbu à lunettes lui en bouchaient un coin.

LES ÉCRITS DES FORGES
C.P. 335
Trois-Rivières, G9A 5G4
nouveautés

| | |
|--|----------|
| CLAUDE BEAUSOLEIL <i>Grand hôtel des étrangers — Co-édition Europe/Poésie</i> | 8,00 \$ |
| CLAUDE BEAUSOLEIL <i>Ville concrète (cassette audio) — Artalect (Paris)</i> | 10,00 \$ |
| PIERRE CHATILLON <i>L'Arbre de mots</i> | 8,00 \$ |
| HÉLÈNE DORION <i>Les corridors du temps</i> | 8,00 \$ |
| GUILLEVIC <i>Agrestes — photos Serge Mongrain</i> | 8,00 \$ |
| DOMINIQUE LABARRIÈRE <i>Visages pour mémoire — Co-édition Le Castor Astral</i> | 10,00 \$ |
| GILBERT LANGEVIN <i>La saison hantée</i> | 8,00 \$ |
| RINA LASNIER <i>L'Ombre jetée II</i> | 12,00 \$ |
| ANDRÉ LAUDÉ <i>L'Œuvre de chair — Co-édition Arcanère</i> | 10,00 \$ |
| GERALD LEBLANC/CLAUDE BEAUSOLEIL <i>La poésie acadienne 1948-88 — Co-édition Le Castor Astral</i> | 8,00 \$ |
| ANDREA MOORHEAD <i>Niagara</i> | 5,00 \$ |
| BERNARD POZIER <i>Ces traces que l'on croit éphémères — Co-édition La Table Rase</i> | 8,00 \$ |
| AMINA SAÏD <i>Sables funambules — Co-édition Arcanère</i> | 10,00 \$ |
| DENUIS ST-YVES <i>Claude comme l'enfance</i> | 8,00 \$ |

Diffusion: Prologue en librairie (514) 332-5860
Autres: DCR (819) 376-5059

Le Japon à travers ses îles

JAPON
Hélène Cornevin
Guide Arthaud édition révisée,
1988, 326 pages

FRANÇOISE GENEST

C'EST par un survol de ses principales îles que l'auteur nous présente le Japon dans toute sa complexité, ses fêtes, ses traditions et ses saisons. Il y a donc un chapitre pour chacune de ces îles Hokkaidô, Kyûshû, Shikoku de même qu'un chapitre pour chacune des cinq grandes régions de Honshû (Kantô, Chûbu, Kinki, Chûgoku et Tôhoku), la plus grande des 4 000 îles japonaises.

Pour chacune de ces îles ou régions : un calendrier des fêtes reli-

gieuses et populaires, l'histoire et la démographie de la région, les moyens de transport externes et internes, les grandes villes (Tokyo dans le Kantô, Kyôto et Osaka dans le Kinki, etc.) et leurs infrastructures touristiques (bureaux de renseignements, hôtels, restaurants, les meilleurs achats, des adresses et téléphones utiles, les îles avoisinantes, les banlieues et villes près des grands centres).

Tout y est ou presque, adresse et téléphone des préfectures, horaires des trains, fonctionnement des lignes de métro, l'artisanat local, les principales attractions comme le mont Fudji ou l'île Sado.

Les cartes sont peu nombreuses, mais bien conçues, cependant celle de la ville de Tokyo est peu détaillée. Les trois premiers chapitres contiennent une foule de détails sur l'his-

toire, la géographie, la culture, l'art, la démographie, la religion, la langue. Les renseignements pratiques portent sur la manière de se vêtir, l'étiquette à table, les chaussures à emporter (sans lacets de préférence), les principaux signes d'affichage ou encore sur la façon de trouver une auberge dans la langue du pays. On nous met en garde contre les prix en vigueur au « pays du cadeau », Tokyo étant la ville la plus chère au monde !

À la section « Le Japon de A à Z », l'auteur s'emploie à démystifier tous les mystères japonais. Dans un lexique de quelques pages, on découvre la signification des : Tako, Takami, origami, masuku ou pachinko, etc. Un guide honnête et bien fait, un peu long à consulter quoique farci de détails intéressants.

LE BÛCHER DES VANITÉS
un roman
"national-réaliste"
par **TOM WOLFE**,
le **BALZAC** de **NEW-YORK**

TOM WOLFE
Le bûcher des vanités
ROMAN

En vente partout
ÉDIPRESSE Inc. 273-6141

POUR LA RENTRÉE IL FAUT LIRE:
MYRIAM PREMIÈRE
et
MARYSE
de Francine Noël
Les romans de notre époque!

vlb éditeur
la petite maison
DE LA GRANDE LITTÉRATURE